

Que le temps d'enlever ma robe

Laurence Pelletier

Number 154, Summer 2017

Mais l'ennui nous prend parfois par surprise, comme une
mélancolie, le retour de cet antique amour du réel

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/85880ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Pelletier, L. (2017). Que le temps d'enlever ma robe. *Moebius*, (154), 87-95.

QUE LE TEMPS D'ENLEVER MA ROBE

Laurence Pelletier

Elle se disait : oui, bien sûr je m'ennuie, mais ça n'aura qu'un temps, il va venir sur son cheval blanc.

J'écris à propos et à partir d'un texte lu dans un moment de profond ennui, celui qui accompagnait une solitude creuse et inquiétante. Ce texte parle de l'écriture et du jaillissement de l'amour dans l'horizon du quotidien, ce temps plat qui m'aveuglait et m'assiégeait, après qu'un garçon m'ait brisé le cœur ; ce temps vide, après que l'amour ait déserté et qui diluait ce que j'avais de volonté dans tous mes gestes. Stupéfaite par la douleur, je retournais incessamment dans ma bouche, sans pouvoir les digérer, les phrases, je ne comprends pas ce qui s'est passé, je n'arrive pas à y croire, comment ai-je pu me faire prendre, je n'arrive pas à y croire. C'est qu'il y avait eu trop de beaux mots, trop de belles choses, comment faire autrement qu'y croire. Devant l'entaille faite à mon cœur, le texte de Christine Angot s'est présenté comme une main tendue, mais qui gifle aussi. Puisque si dans *La peur du lendemain* ce temps-là de la solitude et de l'abandon concerne le désir de l'écriture, il a coïncidé chez moi avec celui de la lecture, comme un amour retrouvé.



... ça commence avec la peur.

Angot essaie d'expliquer ce que c'est que d'être occupée par la peur, par la peur d'être tuée, ce que c'est que d'avoir la chienne tout le temps, qu'il serait plus simple d'avoir la chienne et d'être un chien, car le chien, *quand il reçoit le coup de fusil, il tombe, son innocence est tellement évidente, l'injustice de le tuer crève tellement les yeux, que, bien sûr, c'est lui qui perturbe le plus les meurtriers en puissance.*

Ce texte parle du fonctionnement de la violence, de ce que c'est que d'y avoir une position bien précise, d'être différente, d'être marquée, d'être une cible.

Elle écrit que tout de suite elle s'identifie à la proie. C'est le chien, mais aussi le lapin que l'on traque. *Tu es un petit lapin, il y a des chasseurs et des lapins tu es un petit lapin.* Et je trouve ça intimement curieux le lapin, d'une justesse aussi et d'une pureté dans le symbole. Cette image me ramène à l'enfance, moi qui avais une peluche, un lapin blanc, que j'ai appelé Lapin, parce qu'il faut bien appeler les choses comme elles sont. Angot dit les choses comme elles sont elle aussi. Le chien est l'innocent, le lapin est la cible et *La dinde est un gros poulet, c'est la taille d'un bébé.* Elle le pose ainsi, avec l'évidence et la simplicité que ça a, pour montrer ce qu'il peut y avoir de trompeur dans les célébrations familiales, celles qui commémorent la mort du Christ, du Juif, d'une pauvre bête, ces réunions qui reposent sur *une joie macabre, qui précède le macabre, alors qu'on anticipe la dinde.* Chez elle, ce qui menace et inquiète, c'est le familier, le regroupement, les gens identiques, qui se reconnaissent entre eux, qui sont de bonne

foi, qui ont *une morale et un langage souhaitable, bonjour, au revoir, merci, et bonne année. Bonnes vacances, bonne rentrée, bonne chance, bon courage.* Les petits groupes de confiance qui se regroupent *pour tuer un gros. Pour tuer un intelligent, pour tuer un sensible. En tuer un qui a le petit plus. Ils se regroupent pour tuer.*

Dans *La peur du lendemain*, Angot évoque deux films : *Devine qui vient souper?* et *Le voyage de Félicia*. Elle fait remarquer que, dans le deuxième, ce n'est pas un hasard si le personnage de Bob Hoskins, un tueur en série, mange. Il cuisine, mange. Et il tue les jeunes filles. Et moi je pense à ce qu'écrit Nicole Caligaris à propos du cannibale japonais dans *Le Paradis entre les jambes*, qui a découpé et mangé sa collègue de classe : qu'il y a là, dans cette pulsion meurtrière, dans l'acte de la morsure et de la dévoration, une abdication du langage et de son pouvoir de distinction. Les mots et les choses se confondent, le moi et l'autre, la dinde et la fille. La bouche, dans ce mouvement d'assimilation, se déprend du langage. Chasser, tuer, ingérer, digérer. C'est la même voracité, dans tous les cas, qui façonne la langue de bois, la langue potiche, celle qui n'a aucun pouvoir de nomination, et qui lie les meurtriers en puissance entre eux. C'est cette langue qui nous revêt de *cette grâce qui fait de nous de la chair désignée*.

Il me vient en tête l'image de personnes qui ne communiqueraient qu'avec des bruits de salive qui coule, qu'on crache, qu'on ravale, de dents qui claquent et qui grincent, tsk, tsk, srrr, srrr, pkr, pkr... Qu'avec la dureté des consonnes, s'accordant à la fonction de leur organe et à l'asémantisme fondamental de leur gestuelle. Là, au moins, on serait fixé... Mais : ils vocalisent, sournoisement ils changent consonnes en voyelles, sons en mots, car

leur langue sait bien moduler, oui, elle sait bien onduler. C'est une feinte, une comédie serpentine, pour nous faire gober leur salade et avaler leurs couleuvres. Leurs langues, vibrant sur les ondes, s'accordent à la même fréquence. Oui, la propagande c'est bien une affaire de famille. *Pourquoi ne pas m'inscrire à un parti politique tant que j'y suis, pourquoi ne pas m'inscrire au Front National tant que j'y suis, non, je ne m'inscris pas non plus dans une famille, il faut être un peu cohérent.*

Devine qui vient souper ? Dans une conférence de presse, dont on trouve une vidéo sur YouTube intitulée « Front National – racisme : Christine Angot fait une crise d'hystérie », Angot, pas hystérique du tout, prend la parole à l'occasion d'un séminaire en soutien à la ministre Christiane Taubira, visée par des propos racistes :

J'ai entendu parler de « guenon ». On a largement commenté le choix de ce terme. J'ai entendu parler de « bananes ». Et je voudrais revenir sur la question des bananes. Pourquoi ce choix ? Parce que ça convoque l'outre-mer. Parce que ça convoque les bananeraies. Parce que ça convoque les colons, les colonies, la Guadeloupe, les cocotiers, les troncs d'arbres sur lesquels on peut grimper, les bananes que mangent les singes en position assise. Oui, ça convoque tout ça. Ça convoque le colonialisme. Ça convoque l'héritage de l'esclavage. Ça dit des personnes qui sont héritières de ça, qui sont nées de ça, de l'autre côté de l'Atlantique. Mais ça ne dit pas seulement ça. La banane, c'est aussi – ça on n'en a pas beaucoup parlé encore – c'est aussi la façon de caricaturer le sexe masculin. Et donc, moi, quand j'entends qu'on dit à une femme qu'il faut qu'elle mange sa banane, je ne peux pas ne pas entendre ça aussi.

Quand elle dit « voilà : une banane c'est aussi le sexe masculin », je me dis que c'est de ça qu'il s'agit, de ce supplément de sens, du « petit plus » qu'offre le langage, mais dont les gens essaient de se déprendre et qu'ils font sem-

blant de ne pas voir, par convenance peut-être, ou alors par mépris. Pourtant, ça relève de la même chose. Du même geste stratégique, de la même violence. Manger des bananes et se faire dire de ne pas parler la bouche pleine.

Cette banane-sexe me rappelle les blagues que les garçons nous racontaient à l'école, et tous les autres mots qu'ils employaient pour nous parler de leur pénis sans le faire : suçon, sucette, saucisse, serre-moi la main que je vérifie ta poigne, tu aimes les popsicles?... Le faisaient-ils pour se moquer, nous choquer, pour mettre au test le fantasme de leur virilité... nous n'étions pas si dupes. Reste que les allusions, toujours de connivence, donnaient l'impression d'une concertation. Ils se passaient le mot, le faisait circuler, de main en main, comme un témoin, la banane.

Si tous les gars du monde se donnaient la main... mais ce serait l'horreur.

* * *

Quand j'avais 5 ans, un ami de l'école maternelle m'a invitée à son anniversaire. Une fois tous les enfants arrivés, le papa nous a fait visiter l'appartement. Au moment où l'on passait devant les chambres, on m'a poussée dans l'une d'elles, sur le lit conjugal. Je me suis retrouvée couchée, maintenue par un garçon que je ne connaissais pas, que j'arrivais à peine à voir, puisque les pans de ma robe fleurie étaient retroussés. Ça s'est passé rapidement, il essayait de m'embrasser, a continué jusqu'à ce que le papa arrive, me dégage de son corps, et nous ramène à la fête. Je raconte ça, mais ça pourrait être autre chose.

Ils trouvent toujours un truc inattendu pour vous avoir. Je ne connais pas, exactement, la violence dont Angot parle, mais je pense que je comprends, comme la bête : le guet, la méfiance, l'attention sans relâche.

D'abord, il y a ça, cette ligne horizontale : la violence prégnante, la peur de l'embuscade, de la tromperie, la peur d'être tuée. Puis, il y a la ligne verticale : l'amour. Chez Angot, ce qui déchire l'horizon dans un vertige, c'est l'événement de l'amour ; ce X, ce signe de croix, qui rappelle tantôt sa position de proie, le signe de sa reddition : *se mettre les bras en croix sur la cible, un lapin* ; tantôt, le Christ sur sa croix, le sacrifié. C'est aussi, enfin peut-être, le X de la rature, ce geste de l'écriture qui vise à barrer l'assaut dans la parole de la langue de bois, de la bonne foi et de sa « vérité ».

La vérité est toujours dans des phrases.

La peur, après tout, c'est celle que l'amour s'en aille, de tout perdre, *tout, un amour, une amitié, un été, à plus forte raison l'écriture, de ne plus jamais rien retrouver. J'ai peur que ça s'arrête, résumons tout par cette phrase. Peur que ça s'arrête.* Angot, elle a de ces phrases. Il y en a une autre, une dernière dont il faut que je parle, et ça vient juste avant l'amour, je n'en ai pas encore parlé. Elle écrit cette phrase improbable : *Il n'y a qu'une chose qui soit érotique, c'est le mensonge.* Et si je les trouve provocants, je vois surtout dans ces mots une vérité qui comble, comme on le dit en cuisine d'une portion qui dépasse la mesure. Cette phrase va bien au-delà de mes attentes et bien au-delà de mon manque. Je la prends comme une vérité – sachant qu'elle est fourbe d'emblée – pour me donner une prise sur ce qui m'échappe. Parce que l'amour est difficile à reconnaître, et devant lui, rien n'est certain. Et que l'érotisme, ce jeu

suggestif des beaux mots et des belles images, on nous le présente comme le signe probant de l'amour, ce qui pointe en sa direction... Peut-être bien qu'à tort on confond les deux, qu'on est aveuglé, qu'on est captivé par ces mots et ces images, tellement qu'on tombe dans le piège. Pourtant, et ça, je comprends,

rien n'est érotique, une femme qui fume ce n'est pas érotique, un homme qui fume ce n'est pas érotique, un homme qui te passe la main dans les cheveux ce n'est pas érotique, une main sur la jambe pas plus, un portable qui sonne pas plus, un homme qui emmène son enfant à l'école ce n'est pas érotique non plus.

Michel Houellebecq a tourné un court-métrage sur l'érotisme, il a filmé des filles à la plage, sous les jupes des filles. *Une jupe qui se soulève, un bas qui file, un portable qui sonne. S'il suffisait de soulever sa jupe, tu vois.* Je comprends bien que ma jupe qui se soulève n'est pas érotique, que les pans de ma robe fleurie, retroussés, ce n'est pas érotique. Je ne sais pas bien faire la différence entre une robe que l'on retrousse et une robe que l'on rabaisse. Je ne sais pas bien faire la différence entre l'amour et le mépris. Car, entre mon corps allongé, qu'on enlace amoureusement, et mon corps contraint, abattu, impuissant, à une fête d'enfants ou bien dans une chambre familiale, il n'y a qu'une différence de degré dans l'enchaînement des événements, dans l'arrangement des corps.

Alors, on se méfie, on guette, *on est tout le temps dans cette incertitude-là. Positif ou négatif? Érotique ou à mourir de rire? Amour ou tu te fiches de ma gueule?* La peur que tout s'arrête, c'est la peur, aussi, de s'être trompée, d'avoir été trompée. Sur les intentions, sur les signaux. *Une voix douce, ça peut être un mensonge ou un événement.*



Il me vient cette phrase de Bataille: «Je pense comme une fille enlève sa robe.» Et aussi des propos plus récents d'Alain Fleischer qui avoue rechercher en dessous de chaque image une femme nue, et de cette femme nue, le sexe. On trouve ça beau quand un homme parle des choses, de la littérature, de la photographie, du langage, comme on s'émeut devant une femme qu'on déshabille. On trouve ça vrai. Retrousser la robe donnerait accès à la vérité, à la «vérité nue» comme on dit, à *L'origine du monde*, au *Paradis entre les jambes*; ce serait poursuivre ça, là où ça se dérobe, sous la jupe des filles. C'est ça le désir, c'est ça l'érotisme, c'est ça le mensonge.

Ton mystère si tu veux, oui si tu veux ton mystère. Ça, moi, je dirais que c'est ça qui est vraiment érotique.

X. C'est le nom-mystère. C'est le domaine du film érotique, pornographique. C'est la variable inconnue. C'est le pivot entre l'amour et la haine. *C'est bien d'être pile là-dessus que d'en parler.* C'est la main qui écrit, *une main menacée de mort qui écrit, menacée de mort violente, convoitée.* Celle qui rature, qui biffe, qui barre le chemin de la pensée convenue, du discours commun: bonjour, au revoir, bonne année; le portable, le bas qui file, sous les jupes. C'est provoquer la rupture dans la logique de référence: la dinde est un gros poulet qui a la taille d'un bébé; la banane c'est le racisme et le sexe masculin. Puisque, *quand il n'y a pas de référent, il y a immédiatement un charme.* L'érotisme, pour Angot, résiderait donc dans la littérature. Ce serait l'opération de son écriture dans la mesure où, étant du côté du mensonge, de la fiction, il fonctionne paradoxalement comme une *vérité qui révèle les mensonges auxquels on est habitués.*

C'est la mascarade qui se démasque, la robe qui se dérobe d'elle-même. Avant qu'on nous la retrousse. *N'importe quel lapin trouve un terrier à un moment pour se cacher. Mon terrier à moi, j'essaye, c'est l'enclave d'écriture, j'essaye.* Elle fonctionne par fausses pistes, *Je prends des chemins qui au départ ne paraissent pas logiques*, par courts-circuits, désamorçant les pièges du langage, dans une constante vigilance, dans la peur prégnante d'être tuée ou de perdre l'amour, *mon objet précieux, mon amour. Tu me retires tout si tu t'en vas. Ne pars pas mon petit objet précieux, je t'en prie. C'est si beau, si beau, si beau.*

*
* * *

J'ai déjà présenté *La peur du lendemain* à l'occasion d'un colloque universitaire. Les organisateurs avaient invité un intellectuel de renom, pour une conférence. La veille du colloque les participants étaient conviés à un vins et fromages. L'intellectuel, ayant lu le programme, demande, qui travaille sur Christine Angot ? Je lui dis que c'est moi. Il me dit qu'il la déteste, qu'il n'arrive pas à croire qu'on puisse l'étudier à l'université. Je réponds que je comprends qu'elle ne fasse pas l'unanimité. Il me demande, vous aimeriez la rencontrer ? Je réponds que je ne sais pas, peut-être, sans doute... Il me coupe et me dit, de toute façon, elle ne couche qu'avec des hommes.